

L'ÉTUDE DU GREC

(Pour l'Étudiant.)

DIALOGUE

Eusèbe, Eugène, Philippe, Etienne.

Etienne.— A l'entendre, Eusèbe, on dirait vraiment qu'il n'y a que des moutards qui ne craignent pas de protester contre l'étude du grec et la place d'honneur que lui accordent nos collègues classiques dans leurs programmes. Mais, que de fois n'ai-je pas entendu de mes propres oreilles, des hommes éminents qui avaient fait un cours d'études complet, pousser eux-mêmes le cri du "tolle" en faisant allusion à l'enseignement du grec. Les vacances dernières encore, le médecin de ma localité répétait à qui voulait l'entendre qu'il avait appris le grec, lui aussi durant sa jeunesse, mais qu'il n'y voyait plus goutte. Par conséquent, vouloir l'apprendre et acheter les livres nécessaires, n'est-ce pas en vérité perdre son temps, son argent et sa peine ?

Philippe.— Outre que ce langage signifie assez souvent qu'on en a pas beaucoup oublié, je te ferai remarquer, Etienne, que l'importance qu'on attache généralement à l'étude du grec, ne va point cependant jusqu'à prétendre en faire une condition *sine quid non*, pour pouvoir devenir magistrat, notaire, médecin, etc., etc.

Etienne.— Ce même médecin dont je parlais, il n'y a qu'un instant, alla même jusqu'à dire qu'il regardait positivement comme absolument perdu le temps que l'on donne à l'étude du grec, dans les collèges et que s'il n'en dépendait que de lui, assurément.....

Eusèbe.— Je ne le nie point, grâce à leur verbiage, les charlatans finissent assez souvent par en imposer aux esprits superficiels ; mais, veuille croire mon cher Etienne, que les hommes de valeur ne se payent jamais de cette monnaie-là.

Du reste, qui ne sait qu'à l'heure qu'il est il règne pour ainsi dire dans la société, un souffle funeste de réformation qui engendre

en toutes choses une sorte de dédain pour le passé ? ainsi, pour certains esprits gagnés par le délire de l'indépendance et du changement, il suffit que les études classiques, soient le moule auquel on façonne l'intelligence depuis des siècles, pour qu'ils se sentent l'envie de briser cette empreinte traditionnelle. Or, sérieusement, Etienne, réponds-moi, est-ce là pour nous un motif suffisant de céder aussitôt au torrent ? Ne devons-nous pas au contraire avoir à cœur de répondre par notre application et notre bonne volonté, aux efforts constants déployés par nos professeurs, afin de conserver aux langues classiques, au grec en particulier, la place qui leur est due ?

Philippe.— Comme nous le disait dernièrement une voix bien autorisée, quoi de plus propre en effet, à agrandir les horizons de l'esprit que la connaissance même élémentaire de cette langue grecque, au dire de Rollin, de M. Cousin et de M. de Maistre, la plus belle peut-être que les hommes aient jamais parlée ; que la fréquentation même temporaire de ces écrivains, poètes, orateurs, historiens qui semblent avoir donné la mesure de ce qu'il est permis d'attendre du génie de l'homme ; que la lecture même rapide de ces chefs-d'œuvre littéraires qui semblent la réalisation de l'idéal, tant ils respirent le bon goût dans l'éclat, la noblesse et la grandeur dans la simplicité !

Etienne.— Je veux bien avoir pour ton personnage toute la considération qu'il mérite ; cependant, il ne trouvera pas mauvais j'espère, que je lui signale un fait : c'est qu'il se rencontre des hommes versés dans les affaires, tout à fait habiles dans le commerce et l'industrie, on ne peut plus charmants dans les relations sociales et qui n'ont fait après tout que des études commerciales, sans avoir jamais appris un mot de latin et à plus forte raison un seul iota de grec.

Philippe.— Aussi, mon cher Etienne, sache une chose : c'est que ces hommes distingués sous plusieurs rapports, mais à qui a manqué la culture classique, sont précisément les premiers à déplorer chaque jour les lacunes que de regrettables nécessités ont laissées dans leur éducation intellectuelle. Par conséquent, si les qualités d'esprit